

une contrée incertaine, qui n'est d'aucun côté. Interrogé où est le nord, le voyageur Oudi prétend qu'il est en haut, droit au-dessus de l'impériale, et le midi à côté. Pour l'est, il n'y est pas dans ce moment.

A Poyrino, on réveille M. Töpffer pour qu'il ait à commander le déjeuner. M. Töpffer, des bras du sommeil, tombe dans les bras d'un hôte futé, qui lui intente des propositions ruineuses auxquelles il oppose une résistance très-molle. Finalement, il conclut le traité de *Poyrino*, l'un des plus désastreux qui se soient vus. Mais qui pourrait s'en étonner? D'une part, la cupidité bien éveillée, et tenant en main un grand couteau de cuisine... de l'autre, la candeur somnolente, l'ingénuité rêveuse. Néanmoins le déjeuner est copieux, excellent, et cela rachète bien des fautes.



Pour le dessert, l'on s'en va sur la grande place de Poyrino, où se vendent d'admirables marrons; alors Oudi et David, se constituant émissaires et entremetteurs, vont, viennent, des platanes à l'ombre desquels nous sommes assis jusqu'à la vendeuse éta'lie tout là-bas, le dos au soleil et la face à la braise. Mais ils ne s'y prennent pas tant bien: David part bien la casquette pleine, mais il arrive la casquette vide. De jeunes Poyrinien ont profité de la chose. Pour Oudi, il a mis la denrée au fond d'un long bonnet de soie qui traîne à terre, se perce, s'allège: de jeunes Poyrinien encore ne laissent rien se perdre, et c'est ainsi que nous semons sur nos pas l'abondance et la paix. Cependant le cocher nous avise qu'il faut partir: et tout à l'heure nous revoici dans la plaine rase jusqu'à Asti, où nous arrivons de nuit.